

## Legende Picarde

revue «Picardie» n°5 1948

### LES ABEILLES DE SAINT MARTIN

par René NORMAND

Secrétaire général des Rosati picards

---

Devant la porte de la Samarobrive fortifiée par les Romains, le charitable Martin avait donné à un pauvre presque nu, la moitié de son manteau.

Le jeune soldat revenait par un matin d'hiver d'une tournée de surveillance aux abords de la *civitas Ambianorum*, puisque tel était le service des éclaireurs.

Fils de cavalier vétéran, il jouissait du privilège de compter au nombre des *circuitores* chargés d'assurer la garde lointaine des camps et des garnisons.

Le froid mordait plus cruellement qu'à l'accoutumée, aussi, au retour de sa chevauchée nocturne, Martin, couvert seulement de sa chlamyde, semblait en ressentir douloureusement la blessure. N'avait-il pas abandonné déjà au profit de mendiants ce surcroît de vêtements que les militaires emportaient avec eux en cas de pareille froidure.

Et pourtant, juste à l'entrée de la ville, un vieillard se tenait là, livide comme l'aube et tremblant comme les arbrisseaux de la plaine toute proche.

Dégainant son glaive large et plat, Martin, d'un geste prompt, avait coupé en deux le long manteau pour en couvrir les épaules de celui en qui, chrétien de désir, il voyait un frère et le Christ en personne.

Des citoyens l'avaient observé et le bruit s'en était bientôt répandu. Toute Samarobrive savait que Martin s'était découvert pour vêtir le pauvre comme en son Evangile l'ordonnait le fils de Marie.

Elle savait aussi que la nuit suivante, Jésus Christ se montrant au cavalier, portant sur ses

épaules divines le demi-manteau, avait dit : «Martin, encore catéchumène, m'a revêtu de cet habit». Ainsi se confirmait la parole adressée aux apôtres : «Tout ce que vous ferez à l'un de ces petits, c'est à moi que vous le ferez.»

La mémoire de Martin fut grandement honorée non seulement en Samarobrive, mais encore dans toute la région qui borde le fleuve lent et régulier dont le cours s'encombre et s'enjôle de marais inertes, sertis de saules et de peupliers.

Lorsque le christianisme se fut répandu dans le pays avec le sang des martyrs, les fidèles édifièrent une chapelle en l'honneur de celui qui était devenu Saint Martin. Des vierges consacrées à Dieu se réunirent bientôt dans un modeste monastère ; elles furent chargées d'entretenir fervent le culte de l'insigne chrétien. Elles formaient une toute petite communauté proche du fleuve, vivant de charité et des produits d'un jardin qu'elles entretenaient elles-mêmes.

Le ciel n'abandonnait pas les enfants de Saint Martin ; la terre du jardin était miraculeusement fertile, énormes les légumes, abondants les fruits et mellifiques les abeilles des ruches. Car il y avait là des ruches dont on tirait un miel d'un or prodigieux et d'un goût rigoureusement unique.

On murmurait que les abeilles produisaient, en volant, une musique surnaturelle et qu'elles montaient parfois si haut qu'elles paraissaient gagner le ciel. Au demeurant, la quantité de miel dont disposait la communauté relevait du prodige.

Des gens cupides avaient supputé le bénéfice qui se pourrait tirer d'une pareille race d'abeilles.

Pourtant, propositions, promesses, menaces mêmes, se heurtaient au même refus des filles de Saint Martin.

En vain, avait-on tenté d'attirer des essaims ; toutes les ruses des plus fins apiculteurs, toutes les recettes des sorciers avaient échoué : les

mouches brunes, dorées au soleil, ne sortaient jamais de l'enclos que fermaient des troènes sombres et drus.

Il y avait bien un moyen : dérober, pendant la nuit, les ruches et les abeilles préalablement enfumées. Pourtant nul aventurier, aussi malhonnête fut-il, n'osait se risquer à commettre larcin aussi sacrilège. Ce n'était pas sans raison que les gens de la ville appelaient «abeilles de Saint Martin» les extraordinaires butineuses. Les voler serait acte sacrilège. Toucher seulement à ces ruches ne serait-ce pas geste impie comme celui de la main qui se saisirait d'un vase sacré contenant les hosties ? Et si c'était vrai quand même tout ce qu'affirmaient les chrétiens, tout ce qu'ils maintenaient jusque sous la dent des lions ou sous le glaive du bourreau ?

Il y en eut un pourtant pour risquer le coup.

Il s'appelait Faustin ; la passion du jeu lui avait déjà fait commettre plus d'une basse action. Pour satisfaire son besoin de jeter les dés et connaître l'émotion de risquer, il avait volé, détroussé, attaqué, pillé. Il vivait en homme traqué, ne quittant les solitudes humides et ses cachettes de roseaux que pour rencontrer ses partenaires. Il lui fallait de l'argent. Or, on lui avait promis gros s'il livrait des ruches de saint Martin.

— C'est pour demain, vint-il annoncer à un rustre qui cultivait un étroit jardin entre deux étangs en amont de Samarbrive...

Puis il poussa d'un coup de perche son bateau très long et très étroit.

A la nuit noire, il laissa son embarcation descendre librement le cours du fleuve ; celle-ci faisait moins de bruit que le brochet chassant près des rives. Quant à lui, couché à même le

fond, il attendait le moment de gagner la rive d'un seul mouvement de sa perche fichée à l'arrière.

C'était là. Un énorme couteau tailla dans la clôture un étroit passage. Une brassée de roseaux, une large étoffe humide furent le seul bagage du voleur.

Le voile mouillé recouvrit une ruche, et sous cette tente précaire un feu s'alluma, fumeux suffocant. Eclairé par la flamme rouge, Faustin parut un démon larmoyant. A bras le corps, il porta une ruche dans sa barque. Il renouvela six fois l'opération. Le frêle esquif ne pouvait contenir davantage car il fallait quand même, au centre, l'espace de trois pas au moins pour pousser à la perche, contre courant.

A l'aube, l'éclaireur qui, à l'exemple de Martin, franchissait le pont sur le fleuve au retour de sa tournée nocturne, vit miraculeusement immobile au beau milieu du cours d'eau, une barque très fine et très longue ; six ruches y étaient alignées, trois à l'avant et trois à l'arrière. Sur l'embarcation, point de passager. Il alerta les riverains qui reconnurent les ruches des saintes filles. Ils amarrèrent la barque et remontèrent les rives.

Devant la clôture, ils découvrirent Faustin. Etendu, il semblait dormir. En le touchant pour le réveiller, ils s'aperçurent qu'il était froid et rigide.

Saint Martin veillait sur ses fidèles servantes qui, dans leur oratoire, chantaient, à pareille heure, des louanges au Dieu dont le soleil levant glorifie la puissance et le jour nouveau, la lumière.

